

1 Il m'obsède, ce retour, je le repousse, indéfiniment, toujours plus loin. Une peur de retrouver des
vérités enfouies, des cauchemars laissés sur le seuil de mon pays natal. Depuis vingt ans je reviens;
la nuit en rêve, le jour en songe; dans mon quartier, dans cette impasse où je vivais heureux avec
ma famille et mes amis. L'enfance m'a laissé des marques dont je ne sais que faire. Dans les bons
5 jours, je me dis que c'est là que je puise ma force et ma sensibilité. Quand je suis au fond de ma
bouteille vide, j'y vois la cause de mon inadaptation au monde.

Ma vie ressemble à une longue divagation. Tout m'intéresse. Rien ne me passionne. Il me
manque le sel des obsessions. Je suis de la race des vautrés, de la moyenne molle. Je me pince,
parfois. Je m'observe en société, au travail, avec mes collègues de bureau. Est-ce bien moi, ce type
10 dans le miroir de l'ascenseur ? Ce garçon près de la machine à café qui se force à rire ? Je ne me
reconnais pas. Je viens de si loin que je suis encore étonné d'être là. Mes collègues parlent de la
météo et du programme télé. Je ne les écoute plus. Je respire mal. J'élargis le col de ma chemise.
J'ai le corps emmaillotté. J'observe mes chaussures cirées, elles brillent, me renvoient un reflet
décevant. Que sont devenus mes pieds ? Ils se cachent. Je ne les ai plus jamais vus se promener à
15 l'air libre. Je m'approche de la fenêtre. Le ciel est bas. Il pleut un crachin gris et gluant, il n'y a aucun
manguier dans le petit parc coincé entre le centre commercial et les lignes de chemin de fer.

Ce soir-là, en sortant du travail, je cours me réfugier dans le premier bar, en face de la gare. Je
m'assois devant le Baby-foot et je commande un whisky pour fêter mes trente-trois ans. Je tente de
joindre Ana sur son portable, elle ne répond pas. Je m'acharne. Compose son numéro à plusieurs
20 reprises. Je finis par me rappeler qu'elle est en voyage d'affaires à Londres. Je veux lui raconter, lui
dire pour le coup de fil de ce matin. Ça doit être un signe du destin. Je dois y retourner. Ne serait-ce
que pour en avoir le cœur net. Solder une bonne fois pour toutes cette histoire qui me hante.
Refermer la porte derrière moi, pour toujours. Je commande un autre whisky. Le bruit de la télévision
au-dessus du bar couvre un instant le cours de ma pensée. Une chaîne d'infos en continu diffuse
25 des images d'êtres humains fuyant la guerre. J'observe leurs embarcations de fortune accoster sur
le sol européen. Les enfants qui en sortent sont transis de froid, affamés, déshydratés. Ils jouent leur
vie sur le terrain de la folie du monde. Je les regarde, confortablement installé là, dans la tribune
présidentielle, un whisky à la main. L'opinion publique pensera qu'ils ont fui l'enfer pour trouver
l'Eldorado. Foutaises ! On ne dira rien du pays en eux. La poésie n'est pas de l'information. Pourtant,
30 c'est la seule chose qu'un être humain retiendra de son passage sur terre. Je détourne le regard de
ces images, elles disent le réel, pas la vérité. Ces enfants l'écriront peut-être, un jour. Je me sens
triste comme une aire d'autoroute vide en hiver. C'est chaque fois la même chose, le jour de mon
anniversaire, une lourde mélancolie s'abat sur moi comme une pluie tropicale quand je repense à
Papa, Maman, les copains, et à cette fête d'éternité autour du crocodile éventré au fond du jardin.

1 Un après-midi, j'ai croisé par hasard Mme Economopoulos devant sa haie de bougainvilliers. On a échangé quelques mots sur la saison des pluies et le beau temps, puis elle m'a invité à entrer dans sa maison pour m'offrir un verre de jus de barbadine¹. Dans son grand salon, mon regard a tout de suite été attiré par la bibliothèque lambrissée qui couvrait entièrement un des murs de la pièce. Je n'avais jamais vu autant de livres en un seul lieu. Du sol au plafond.

5 - Vous avez lu tous ces livres ? j'ai demandé.

- Oui. Certains plusieurs fois, même. Ce sont les grands amours de ma vie. Ils me font rire, pleurer, douter, réfléchir. Ils me permettent de m'échapper. Ils m'ont changée, ont fait de moi une autre personne.

- Un livre peut nous changer ?

10 - Bien sûr, un livre peut te changer ! Et même changer ta vie. Comme un coup de foudre. Et on ne peut pas savoir quand la rencontre aura lieu. Il faut se méfier des livres, ce sont des génies endormis.

Mes doigts couraient sur les rayonnages, caressaient les couvertures, leur texture si différente les unes des autres. J'énonçais en silence les titres que je lisais. Mme Economopoulos m'observait sans rien dire, mais alors que je m'attardais particulièrement sur un livre, intrigué par le titre, elle m'a encouragé.

- Prends-le, je suis sûre qu'il te plaira.

15 Ce soir-là, avant d'aller au lit, j'ai emprunté une lampe torche dans un des tiroirs du secrétaire de Papa. Sous les draps, j'ai commencé à lire le roman, l'histoire d'un vieux pêcheur, d'un petit garçon, d'un gros poisson, d'une bande de requins... Au fil de la lecture, mon lit se transformait en bateau, j'entendais le clapotis des vagues taper contre le bord du matelas, je sentais l'air du large et le vent pousser la voile de mes draps.

20 Le lendemain, j'ai rapporté le livre à Mme Economopoulos.

- Tu l'as déjà terminé ? Bravo, Gabriel ! Je vais t'en prêter un autre.

La nuit d'après, j'entendais le bruit des fers qui se croisent, le galop des chevaux, le froissement des capes de chevaliers, le froufrou de la robe en dentelle d'une princesse.

25 Un autre jour, j'étais dans une pièce exiguë, caché avec une adolescente et sa famille, dans une ville en guerre et en ruines. Elle me laissait lire par-dessus son épaule les pensées qu'elle couchait dans son journal intime. Elle parlait de ses peurs, de ses rêves, de ses amours, de sa vie d'avant. J'avais l'impression que c'était moi dont il était question, que j'aurais pu écrire ces lignes.

30 Chaque fois que je lui rapportais un livre, Mme Economopoulos voulait savoir ce que j'en avais pensé. Je me demandais ce que cela pouvait bien lui faire. Au début, je lui racontais brièvement l'histoire, quelques actions significatives, le nom des lieux et des protagonistes. Je voyais qu'elle était contente et j'avais surtout envie qu'elle me prête à nouveau un livre pour filer dans ma chambre le dévorer.

35 Et puis, j'ai commencé à lui dire ce que je ressentais, les questions que je me posais, mon avis sur l'auteur ou les personnages. Ainsi je continuais à savourer mon livre, je prolongeais l'histoire. J'ai pris l'habitude de lui rendre visite tous les après-midi. Grâce à mes lectures, j'avais aboli les limites de l'impasse, je respirais à nouveau, le monde s'étendait plus loin, au-delà des clôtures qui nous recroquevillaiement sur nous-mêmes et sur nos peurs. Je n'allais plus à la planque, je n'avais plus envie de voir les copains, de les écouter parler de la guerre, des villes mortes, des Hutu et des Tutsi. Avec Mme Economopoulos, nous nous asseyions dans son jardin sous un jacaranda mimosa². Sur sa table en fer forgé, elle servait du thé et des biscuits chauds. Nous discutons pendant des heures des livres qu'elle mettait entre mes mains. Je découvrais que je pouvais parler d'une infinité de choses tapies au fond de moi et que j'ignorais. Dans ce havre de verdure, j'apprenais à identifier mes goûts, mes envies, ma manière de voir et de ressentir l'univers. Mme Economopoulos me donnait confiance en moi, ne me jugeait jamais, avait le don de m'écouter et de me rassurer. Après avoir bien discuté, lorsque l'après-midi s'évanouissait dans la lumière du couchant, nous flânonnions dans son jardin comme de drôles d'amoureux.

45 J'avais l'impression d'avancer sous la voûte d'une église, le chant des oiseaux était un chuchotis de prières. Nous nous arrêtions devant ses orchidées sauvages, nous faulions parmi les haies d'hibiscus et les pousses de ficus. Ses parterres de fleurs étaient des festins somptueux pour les souimangas³ et les abeilles du quartier. Je ramassais des feuilles séchées au pied des arbres pour en faire des marque-pages. Nous marchions lentement, presque au ralenti, en traînant nos pieds dans l'herbe grasse, comme pour retenir le temps, pendant que l'impasse, peu à peu, se couvrait de nuit.

1 Fruit de la passion.

2 Arbre aussi appelé flamboyant bleu aux feuilles plumeuses et aux fleurs bleues foncées.

3 Oiseau africain au plumage vert vif irisé et au long bec recourbé.

1 Chère Laure,

Je ne veux plus être mécanicien. Il n'y a plus rien à réparer, plus rien à sauver, plus rien à comprendre.

Des jours et des nuits qu'il neige sur Bujumbura.

5 *Des colombes s'exilent dans un ciel laiteux. Les enfants des rues décorent des sapins de mangues rouges, jaunes et vertes. Les paysans descendent tout schuss de la colline à la plaine, dévalent les grandes avenues dans des luges de fil de fer et de bambou. Le lac Tanganyika est une patinoire où des hippopotames albinos glissent sur leurs ventres mous.*

10 *Des jours et des nuits qu'il neige sur Bujumbura.*

Les nuages sont des moutons dans une prairie d'azur. Les casernes des hôpitaux vides. Les prisons des écoles saupoudrées de chaux. La radio diffuse des chants d'oiseaux rares. Le peuple a sorti son drapeau blanc, se livre à des batailles de boules de neige dans des champs de coton. Les rires résonnent,

15 *déclenchent des avalanches de sucre glace dans la montagne.*

Des jours et des nuits qu'il neige sur Bujumbura.

Le dos appuyé contre une pierre tombale, je partage une cigarette avec la vieille Rosalie sur la tombe d'Alphonse et Pacifique. À six pieds sous la glace, je les entends réciter des poèmes d'amour pour les femmes qu'ils n'ont pas eu le

20 *temps d'aimer, fredonner des chansons d'amitié pour les camarades tombés au combat. Une buée de saison bleue s'échappe de ma bouche, se transforme en une myriade de papillons blancs.*

Des jours et des nuits qu'il neige sur Bujumbura.

Les souïards du cabaret boivent au grand jour un lait chaud dans des calices

25 *de porcelaine. Le ciel démesuré s'emplît d'étoiles, qui clignotent comme des illuminations de Times Square. Mes parents survolent une lune eucharistique, à l'arrière d'un traîneau tiré par des crocodiles givrés. À leur passage, Ana jette sur eux des poignées de sacs de riz humanitaire.*

Des jours et des nuits qu'il neige sur Bujumbura. Te l'ai-je déjà dit ?

30 *Les flocons se posent délicatement à la surface des choses, recouvrent l'infini, imprègnent le monde de leur blancheur absolue jusqu'au fond de nos cœurs d'ivoire. Il n'y a plus ni paradis ni enfer. Demain, les chiens se tairont. Les volcans dormiront. Le peuple votera blanc. Nos fantômes en robe de mariée s'en iront dans le frimas des rues. Nous serons immortels.*

35 *Depuis des jours et des nuits, il neige.*

Bujumbura est immaculée.